

# À la mémoire de notre cher maître, le chanoine Bovet

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **80 (1951)**

Heft 4-5

PDF erstellt am: **13.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# A la mémoire de notre cher maître, le chanoine Bovet

*Rêver, c'est s'envoler au travers des espaces,  
Revivre en même temps tout un heureux passé,  
Courir dans l'avenir en s'y frayant des traces,  
Mais c'est encore surtout le présent effacé.*

Lorsqu'aux dernières nouvelles du samedi 10 février, la radio nous apprit que notre cher chanoine Bovet avait quitté ce monde, nous avons vu se lever, surgir en nous sa blanche chevelure, son visage souriant, vu passer, serviette sous le bras, ce grand ami alerte qui nous adressait de loin un geste amical : adieu, adieu, et s'en allait, pressé toujours, vers quelque leçon ou quelque répétition, car c'est de lui l'image qui nous restera toujours, celle d'un chanoine Bovet plein de vie, de gaieté, d'allant, et non le visage émacié, ravagé par la souffrance, devant lequel nous nous sommes recueillis à la chapelle de l'Université. Peu nombreux sont parmi nous ceux qui l'auront sorti du cadre où nous l'avons le mieux connu, où nous avons vécu en sa compagnie tant d'heures promises à la joie, où nous avons chanté et vibré avec lui : Hauterive. C'est vers ce temps de nos études, de notre jeunesse que, nous arrêtant sur la route fuyante de la vie, nous nous sommes retournés avec un brin de regret, vers ces années s'estompant déjà dans les brumes de l'oubli, ces années auxquelles peuvent s'appliquer ces mots de l'Abbé : un heureux passé, un passé dans lequel il tint une place très large.

C'est à Hauterive qu'il le faut situer ; c'est à l'École normale que nous avons noué avec lui ces liens d'affection jamais relâchés. C'est dans cette maison, la plus chère à son cœur, que nous avons établi ce contact, cette communion de sentiments et d'idéal qui dépassait les rapports de professeur à élève. Professeur, l'Abbé l'était si peu ! Il n'enseignait pas, il donnait ce qu'il avait, et qui venait de lui, car de la musique les écoles ne lui ont rien appris. Un maître, oui, il fut un maître, au sens plein du mot, pour nous en qui il voyait les futurs instituteurs fribourgeois et les directeurs de ces Céciliennes qui lui tinrent tant à cœur.

Durant les longues heures d'inaction ou d'insomnie où le laissa la maladie, c'est vers ce temps qu'il retournait le plus volontiers. De tout son passé c'est celui qui lui était resté le plus cher, couvent, site, élèves, élèves surtout, et maîtres, ses confrères, auxquels l'attachait une amitié combien profonde — je songe en particulier à Mgr Dévaud, mort voici bientôt dix ans.

Cet heureux passé, bien que terne souvent (les heures grises et cafardeuses tombaient volontiers des rochers), c'est pour nous les années de nos études, quatre pour la plupart, cinq pour beaucoup, passées dans le « grand trou profond » ! Nous y subissions la loi de l'internat, parfois stricte et qui, jointe à l'isolement du lieu, ne laissait pas d'être assez lourde à nos épaules d'adolescents. Et pour nous préparer à vivre au milieu du monde on commençait par nous en retrancher radicalement. A cette époque le trolley passait de temps

en temps sur la route de la Glâne. Le plus sûr moyen de locomotion était encore nos jambes. L'Abbé, comme d'autres professeurs, sentait vivement les désavantages pour nous d'une existence recluse. Mieux que nous, servi par sa grande expérience, il en mesurait les inconvénients. Il nous en parla d'innombrables fois et fit tout pour en pallier les effets. Avec lui, chaque semaine, c'était un peu de l'air du monde qui envahissait nos salles de classe. Au cours des leçons de chant nous faisons des tours d'horizon dans les directions les plus imprévues. Ah ! les leçons de chant de l'Abbé n'engendraient pas la mélancolie. Je le revois à son harmonium, ajustant soudain ses lunettes, et nous voilà partis à l'attaque d'une partition qu'il fallait déchiffrer. Son grand corps se balançait en mesure, tandis qu'il aidait à tour de rôle les voix défaillantes, nous coulant de biais un coup d'œil rapide et froid par-dessus ses lunettes si une fausse note nous échappait, ou nous envoyant un petit sourire narquois. Je le revois durant l'hiver 1933-34, nous expliquant ses partitions du Tir fédéral qu'il nous faisait déchiffrer. Je le revois aussi à Ferden. C'était au cours de la grande promenade de 1930. De Goppenstein nous étions montés par classe à Kippel. Nous redescendions en chantant. Passant à Ferden, nous vîmes l'Abbé, assis au balcon d'un petit café, prenant en compagnie de M. le directeur Dévaud et M. Aeby un rafraîchissement et nous regardant passer, souriant et nous applaudissant. Je le vois, arrivant à Hauterive dans sa « Whippet » qu'il remplaça plus tard par une Opel plus racée. Il souriait, nous saluait : adieu, adieu, et s'engouffrait par le grand portail. Je le revois en classe de méthodologie. Il sortait un petit carnet noir aux coins usés et nous donnait, au cours de ses leçons, les conseils que sa grande expérience savait nous être précieux plus tard. Je glane au hasard des pages :

L'attitude personnelle de l'instituteur à l'église est souvent paradoxale. Lorsqu'on a une quinzaine d'années d'activité, on ne voit plus les défauts qui nous accablent. Une certaine grisaille risque de s'étendre sur ces fonctions de directeur de chant, d'organiste. Il faut renforcer en nous le sens de la présence réelle, sinon tout, ou à peu près, est perdu pour nous.

Ce n'est que pour prier qu'on chante au sanctuaire.

Génuflexion *ad hoc*, même sur la tribune. Ne jouons pas durant toute la messe. Taisons-nous durant l'élévation. Le silence est parfois très élégant et bien éloquent.

Ne pas choisir de la musique dans le seul but de la faire rendre : il faut qu'elle soit bonne intrinsèquement.

Les messes sur semaine, où fonctionne l'orgue, doivent être payées à l'organiste.

L'éducation artistique de notre canton laisse terriblement à désirer, et pourtant, que de chemin parcouru déjà, quand je songe à ce que j'ai trouvé en arrivant !

L'instituteur doit passer son temps libre à se perfectionner. Il faut travailler, nous entretenir, pratiquer le piano et l'orgue. Moins on ouvre son piano, moins on veut l'ouvrir, et qui n'avance pas recule. Il faut se maintenir, sinon on peut perdre jusqu'au goût pour la musique, et c'est avec elle un peu de notre idéal qui s'en va. Cultivons la fleur bleue qui nous aidera bien souvent dans les moments d'épreuve, et ces moments seront, hélas ! nombreux. Un morceau de musique peut être bien reconfortant. Attention à la radio qui risque de nous faire perdre notre temps si on ne l'emploie pas judicieusement.

L'instituteur ne doit pas se contenter de meubler le cerveau de l'enfant de notions de calcul, de géographie, de grammaire ; c'est au cœur qu'il doit s'adresser et la musique l'y aidera beaucoup. Peut-il être compréhensible qu'un maître inculque à ses élèves une éducation au moyen de coups de baguette sur les bouts des doigts ?

Il y a rarement des anormaux de la voix ! Une voix vilaine est fréquente, mais peut être corrigée. Une oreille est dite fausse quand elle distingue péniblement la gravité ou l'acuité des sons.

Ce que le maître fait est peu de chose, ce qu'il fait faire est tout.

Les solfèges les plus simples sont les meilleurs. Il faut qu'ils soient adaptés à la moitié la plus faible de la classe, et non à la moitié la plus forte.

Un enseignement doit être lent mais profond, gradué du simple au composé, du facile au difficile, du connu à l'inconnu, du concret à l'abstrait. Le chant doit être lent, simple, concentrique.

Soyez-vous à vous-même un censeur sévère. Il ne faut pas hésiter à étudier des chants patois et populaires. Toujours empêcher de crier. Faire chanter et aimer les chants de chez nous, l'âme de notre peuple s'y retrouve. L'étude par la mémoire de la mélodie et du texte, de façon à chanter sans partition.

Voilà, pris parmi tant d'autres, quelques-uns des conseils qu'il nous donnait durant ces heures ensoleillées où il s'entretenait avec nous à cœur ouvert, glissant volontiers un mot pour rire, une historiette, un bon mot patois. Je me souviens d'une leçon de chant de fin de trimestre où l'Abbé interrogeait, faisait solfier quelques élèves dont il voulait s'assurer de la note qu'il leur mettrait. Il y a quelque vingt ans de cela. M. Perrier était à la Direction de l'Instruction publique et M. Savoy à l'Agriculture. L'un de nous avait dû chanter la dernière strophe de : *La mère du pâtre*. C'était ardu. Après avoir chanté deux lignes et répété deux ou trois fois : oui c'est sa voix, le candidat se tut, visiblement au bout de ses moyens. Alors l'Abbé : Eh bien ! puisque c'est Savoy je le dirai à Perrier. Ce fut un éclat de rire et notre camarade rasséréiné sut achever son solfège. Telle était l'atmosphère des leçons avec lui.

L'Abbé n'est plus, notre bon chanoine Bovet, notre cher ancien maître s'en est allé et c'est à nous de lui dire maintenant : A Dieu. C'est l'adieu de ceux qui ont eu le bonheur d'être ses élèves, la joie de travailler avec lui, d'être de ses amis, c'est l'adieu de ceux qu'il a chargés de continuer, auprès des enfants et des grands, son œuvre de musicien, de semeur de joie, de beauté. C'était son désir que le peuple chante sur de la beauté. « Notre désir, en retouchant parfois nos vieilles mélodies, est de les restaurer afin de les rendre à nouveau vivantes dans le peuple, en les lui présentant viables ; elles ne doivent plus, dès lors, encourir son dédain, ni celui du musicien, et peuvent remplacer avantageusement certaines fadaïses exotiques, d'une morale et d'un goût douteux, que trop souvent l'on entend même dans nos parages. » Ce chemin qu'il a tracé, nous le continuons, chacun selon ses possibilités, selon les lieux, mais tous avec le même idéal, servir le pays, servir la cause de la musique, la cause de la beauté, comme le voulait l'Abbé, l'art au service du peuple.

Ce musicien-né, ce prêtre au grand cœur, à la mansuétude jamais lassée, avait gardé, indéracinable, l'amour de sa terre natale, de ses horizons familiers, du patois de son enfance, et de notre peuple qu'il sut si bien chanter par ses textes et sa musique, dont il a su exprimer l'âme en des accents si justes. Il

a dû à sa terre fribourgeoise le meilleur de lui-même. Il a vécu par elle et pour elle, l'aimant passionnément, lui faisant le don total de sa personne.

Sa musique est l'image même de notre terre : nos horizons sont calmes, nos montagnes aux cimes familières appellent le promeneur, au contraire de ces hautes alpes dont les sommets vertigineux et chenus inspirent la crainte et l'effroi. Telle est sa musique : elle ne s'élève pas à grandes envolées, ne rebute pas par de vastes développements, des mélodies tourmentées, des harmonisations heurtées. Elle s'en va tranquille, comme nos rivières, calme comme nos collines et nos lacs, s'élève, souriante comme nos sommets, et c'est un chant. On n'y prend pas garde, et puis on y revient, le charme opère, on le chante encore, il s'installe dans notre vie, on le chante à chaque instant, et c'est le pain quotidien, c'est le vieux chalet, c'est la Youtze, c'est l'Alpée et tant d'autres.

Ce pays dont il a tant reçu, il a eu, pour le chanter, des accents magnifiques, des strophes de la plus pure poésie. Il l'a aimé passionnément :

*O Seigneur, tu m'as fait naître,  
Dans un merveilleux pays ;  
Plus j'apprends à le connaître,  
Plus je suis épris de lui.  
A toute heure, ô toi son Maître,  
Prête-lui f. dèle appui.*

(Prière pour le Pays. J. B.)

Il en a aimé son peuple, ses sanctuaires, ses montagnes et ses plaines, ses villages et ses lacs, ses costumes, ses coutumes et sa langue ancestrale, ce patois qu'il apprit sur les genoux de sa mère et qu'il défendit farouchement, ainsi que le relève Jean Humbert, dans son ouvrage sur le patois de la Gruyère :

« Plus tard, l'abbé Joseph Bovet non seulement refusa de participer à cette campagne d'extermination dialectale et s'inscrivit en faux contre l'ostracisme qui frappait le parler de sa mère, authentique Gruyérienne de Crésuz, mais il eut encore la hardiesse de composer des chansons patoises, qu'il faisait apprendre à ses élèves de l'Ecole normale. Il estimait que l'influence germanique et l'argot sont autrement funestes et dangereux que le roman. A ceux qui lui reprochaient amèrement son attitude préjudiciable à l'enseignement, il rétorquait avec assurance : « Une langue qui a comme monument musical le *Ranz des vaches* et comme monument poétique et littéraire les *Tzévreis* a droit à la vie. Voilà mon arme invincible. Vous ne m'aurez jamais, je ne me rendrai pas. »

« Les chants que l'artiste recueillit de sa mère étaient en patois. Plus tard il en composa un très grand nombre de nouveaux dont les paroles sont réussies à tel point que beaucoup croient à de vieux textes anonymes, *Nanneta de Proatzè*, *Lè tchiakè nérè*, par exemple. Nul plus que lui ne fit au patois la place plus large ni plus belle, car il ne s'est pas contenté d'écrire des histoires et des récits pour être chantés, mais il a fait du lyrisme, ce qui est beaucoup plus difficile. Il réussit même, coup d'audace pour l'époque à laquelle cela se passait, et malgré d'après critiques, car on prétendait le patois inélégant et grossier, à composer et à faire chanter des cantiques en patois. »

Le chanoine Bovet n'est plus. Cette grande voix s'est tue, ce semeur de

joie est arrivé au bout du sillon, ce cœur enthousiaste a cessé de battre, cet infatigable pèlerin de la musique connaît maintenant le bonheur de boire à la source de toute joie, de toute musique, de toute beauté. Son corps repose dans la paix du Seigneur au cœur même du canton. Il dort en cette cathédrale de St-Nicolas dont les voûtes retentirent si souvent des accents de sa musique, en cette cathédrale dont il fut le maître de chapelle et dans laquelle il fit sa dernière entrée sur les épaules des normaliens.

Cher chanoine Bovet, les instituteurs du canton, vos anciens élèves, vous adressent l'ultime hommage de leur tendresse et de leur reconnaissance. Vous nous avez quittés, mais vous continuez à vivre dans nos cœurs.

A. B.

## 60<sup>e</sup> Cours normal suisse de travail manuel et d'école active

Le 60<sup>e</sup> cours normal suisse de perfectionnement pour instituteurs, organisé par la société suisse de travail manuel et de réforme scolaire, aura lieu, à Lucerne, du 16 juillet au 11 août 1951.

Le bulletin d'inscription est à demander à la Direction de l'Instruction publique.

## Visite du Musée d'histoire naturelle, à Péroilles

Les écoles du canton peuvent visiter gratuitement le Musée d'histoire naturelle à Péroilles, du mardi au vendredi inclusivement, en été de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 17 h., en hiver de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 16 h., sous la direction et la responsabilité de leurs maîtres. Prière de s'annoncer la veille par téléphone au conservateur, N<sup>o</sup> 2.24.88.

## Documentation

Réalisant une suggestion de Mgr Dévaud, dans son livre *Lire, parler, rédiger*, M. l'inspecteur Gaston Parmentier vient de préparer, à l'intention des cours élémentaires, une série de *dictées-images* destinées à favoriser l'acquisition de l'orthographe. Ce nouveau moyen d'enseignement permet un bien plus grand nombre de dictées et d'exercices. Le maître n'est pas obligé de dicter lui-même ; l'image supplée à sa parole, moyennant une brève préparation.

De nombreuses expériences ont montré que les enfants aiment ce procédé et que les maîtres y trouvent à la fois un grand profit et un gain de temps.

Les exercices sont adaptés au syllabaire et aux listes de mots en usage dans nos écoles. Il existe une feuille de textes, destinée aux maîtres. Ce dernier travail de M. l'inspecteur Parmentier sera le bienvenu du Corps enseignant, car il est susceptible de renouveler et d'améliorer notre enseignement.

On peut se procurer la série de fiches au Dépôt du Matériel scolaire.